

Du piquant dans les sardines

et autres nouvelles philosophiques

Hélène Péquignat



Enseignante en philosophie depuis 25 ans,
Hélène Péquignat a, au fil des années, mis en place
une pédagogie inventive pour enseigner la philosophie
à ses élèves. Elle intervient aussi régulièrement auprès
d'un public adulte. Au Pommier, elle est déjà l'auteur
de l'essai *Platon et Descartes passent le bac*.

Couverture : Félix Salasca

Mise en pages : IGS-CP

Préparation de copie et relecture : Valérie Poge

© Éditions Le Pommier, 2018.

ISBN : 978-2-7465-1710-3

170 bis, boulevard du Montparnasse - 75014 Paris

www.editions-lepommier.fr

Du piquant dans les sardines

et autres nouvelles
philosophiques

Hélène Péquignat

Le Pommier

Échappées

« Les gens qui ne rient jamais
ne sont pas des gens sérieux. »

Alphonse Allais

Sommaire

| | |
|---|-----|
| Quelques gouttes de philo dans un verre d'apéro..... | 7 |
| En hommage à Henri..... | 15 |
| <i>Cogito</i> , cogitons... : Le cri de la carotte, ou « les plantes ont-elles une conscience ? »..... | 25 |
| Archimède est immortel..... | 33 |
| <i>Cogito</i> , cogitons... : Morts pour la science, ou « la curiosité est-elle un vilain défaut ? »..... | 47 |
| Mourir pour des idées..... | 57 |
| <i>Cogito</i> , cogitons... : Le communisme est-il soluble dans le capital ?..... | 65 |
| <i>To sink or not to sink, that is the question...</i> | 71 |
| <i>Cogito</i> , cogitons... : Réalité virtuelle ou marché des illusions..... | 83 |
| Du piquant dans les sardines..... | 89 |
| <i>Cogito</i> , cogitons... : La vie oscille-t-elle, comme un pendule, de l'absurde au non-sens ?..... | 101 |

| | |
|---|-----|
| Far, Far West..... | 107 |
| <i>Cogito, cogitons...</i> : Le cœur a-t-il raison contre la raison? | 119 |
| <i>Ex ducere</i> ou la guerre des tomates..... | 125 |
| <i>Cogito, cogitons...</i> : La guerre des tomates : avec ou sans... tuteur?..... | 141 |
| Éternel retour..... | 149 |
| <i>Cogito, cogitons...</i> : « Antre-deux »... : sortir de la caverne ou revenir vers soi?..... | 165 |
| Sisyphé n'aime pas la guimauve..... | 173 |
| <i>Cogito, cogitons...</i> : Pour une poignée de marshmallows, ou le pouvoir de la volonté..... | 183 |
| La logique du quincaillier..... | 191 |
| <i>Cogito, cogitons...</i> : Faut-il écouter le chant des possibles?..... | 209 |
| Requin d'eau douce..... | 215 |
| <i>Cogito, cogitons...</i> : La sagesse du hareng ou la pensée divergente : suivons le fil du courant..... | 231 |
| Bibliographie..... | 239 |

Quelques gouttes de philo dans un verre d'apéro...

Velanne, en Isère, un soir de novembre. Dans le café-restaurant que gère ma jeune amie Delphine depuis quelques années, les froidures de cette fin d'automne n'ont pas eu l'autorisation d'entrer, chassées par la douce chaleur du poêle qui ronronne à peine au fond de la salle. La neige n'a jusque-là pas daigné montrer le bout de son museau cotonneux, mais les écheveaux de brume et les lumières du couchant qui disparaissent vite, trop vite, sur l'horizon, nous rappellent que l'hiver n'a pas encore dit son dernier mot. Dans ce petit bourg rural, dynamique au demeurant, son enseigne est la seule qui témoigne de l'existence d'un commerce local. Qu'importe ! Les idées et l'énergie ne manquent pas, et la gentillesse de Delphine incite les uns et les autres à passer régulièrement un moment accoudés au comptoir. Qui pour proposer une exposition de photos, qui un karaoké, qui une prestation théâtrale d'amateurs.

Ce soir, place à la philo ; concours de circonstances, envie de m'éloigner quelques instants de mon « public » habituel, je ne saurais le dire. Toujours est-il que ce fameux soir de novembre, c'est moi qui vais officier chez Delphine, en dehors du cadre scolaire. Une première, à mi-chemin entre un cours d'initiation à la démarche philosophique et une conférence gesticulée, celles dont Franck Lepage, notamment, a le secret. Timides, les premières personnes, peu nombreuses, entrent, soucieuses de respecter l'horaire annoncé sur les affiches ; un peu gênées aussi, elles ne savent guère quelle contenance adopter, et je tâche de les mettre à l'aise, autant que possible. En attendant les nourritures terrestres aux couleurs de la Grèce, qui feront suite à cet « apéro philo », nous avons poussé les tables et dégagé toute la partie centrale de la salle, installé aussi des chaises tout autour, en rangs plus ou moins ordonnés. Le bistrot aux murs blanchis se remplit peu à peu, les conversations s'amplifient, les rires ricochent contre les bouteilles bariolées qui tapissent le mur derrière le comptoir, les verres se remplissent de liquides ambrés aux saveurs de pensée. Le portrait brossé dans un journal local à propos de la sortie de mon journal de bord philosophique paru cette année a eu manifestement plus d'échos que je ne l'espérais : il devient bientôt difficile de circuler dans l'espace encombré, et les derniers arrivés tentent de se frayer un chemin jusqu'à une place assise.

Tout en saluant quelques connaissances venues pour l'occasion, et en devisant benoîtement avec l'un ou l'autre, j'essaie d'être attentive à tous ces univers différents qui se retrouvent ce soir ici. Différents, et pourtant si proches de ceux de mes élèves : amusée, je constate qu'ici encore ont été désertées toutes les chaises du premier rang... Qu'à cela ne tienne : l'heure est venue, Delphine ouvre la soirée et me présente le paquet supposé offert par l'un de mes amis des temps antiques, j'ai nommé Philippides. La séance peut commencer. Dans le carton, ma vieille perruque blanche parce que, n'est-ce pas, les philosophes ressemblent souvent à de vieux sages, une paire de baskets, une boîte de neurones et... un flacon de ciguë, comme il se doit. Juste ce qu'il faut pour détendre l'atmosphère, réveiller notre curiosité d'enfant et marcher à pas tranquilles sur les chemins de la réflexion. Les visages se décrispent, on laisse peu à peu de côté les tensions de la semaine, les préoccupations professionnelles, les inquiétudes familiales, pour découvrir, ou redécouvrir, les arcanes de la pensée, dans cette simplicité qui, au fond, la compose.

Mon logiciel interne n'est pas équipé – hélas ou heureusement ? – d'un de ces merveilleux algorithmes qui permettent de compter le nombre de pas que vous avez parcourus dans la journée, votre fréquence cardiaque, ou encore le nombre de pages Internet consultées. De ce fait, l'impression que je partage ici n'a que bien peu

de valeur en matière quantitative ; cependant sans doute ai-je, plus souvent que d'autres, eu à employer dans mon existence le mot « philosophie ». Lorsque l'on me demande ma profession, je réponds en général, brièvement : « Enseignante. » Ma réponse est la plupart du temps suivie d'un moment de silence, d'une mimique d'appréciation ou de désapprobation plus ou moins explicite selon le vécu des personnes, leur parcours scolaire, celui de leurs enfants, leurs références professionnelles aussi. Vient la seconde question : « Et vous enseignez quoi ? » Et c'est là que je précise : « La philo. » L'ajout de ce terme supplémentaire génère chez mes interlocuteurs des expressions faciales différentes des premières : une sorte de sérieux, un air pénétré aussi, de l'intérêt ou de la curiosité parfois, et, pour qui est attentif, cette sorte de méfiance imperceptible que l'on développe à l'égard de toute chose qui risque de porter atteinte à votre vie ou, tout au moins, à votre intégrité.

Une sorte d'aura plane comme une brume sur les frontières de la philosophie, fascinant nos regards, comme le ferait un être mystérieux, charismatique et dangereux tout à la fois. La rangée de chaises vides, c'est la distance de sécurité dictée par la prudence, distance vitale entre l'humain non philosophe et moi qui, ce soir, incarne la philosophie avec un ridicule achevé : ma perruque est de travers, évidemment, car je n'ai pas encore été retenue pour l'émission qui m'aurait appris à la

positionner correctement, soit *Les Reines du make-up*. J'ai beau avoir observé, à maintes reprises, cette sorte de petit sursaut intérieur qui traverse les individus lorsque la philosophie est mentionnée, cette espèce d'admiration craintive plus ou moins visible qui nous fait nous tenir sur nos gardes, ces réactions me laissent toujours aussi perplexe : quoi de plus naturel pour un humain que de penser ? Penser comme on respire, presque, presque aussi simplement.

Pourquoi, s'il n'y a pas plus humain que de penser, cette mise à distance quasi systématique de soi-même, symbolisée ici par ces chaises vides qui me séparent de mes auditeurs ? Ils le savent, pourtant : ils ne sont pas conviés à un spectacle, ils sont venus, accompagnés de leur cerveau, pour un « apéro philo ». Une appellation ordinaire, destinée à créer une petite distinction entre le « café philo » et ce que je souhaiterais proposer à cet instant.

Pour avoir assisté à quelques cafés philo, mon sentiment est le suivant : souvent, trop souvent, la simplicité ne m'a pas paru au rendez-vous ; d'aucuns pérorent et s'écoutent parler, manipulant avec une aisance certaine un vocabulaire sophistiqué, sans être interrompus ; pas facile en effet d'afficher haut et fort qu'on ne comprend pas le sens des mots employés par des compatriotes. Mieux vaut, de ce fait, opter pour un air pénétré, et se garder de couper l'orateur dans ses envolées

conceptuelles, qui sont loin, bien loin de nos préoccupations du quotidien.

Préoccupations dont l'intitulé pourtant est éminemment philosophique : comment faire pour être heureux dans notre vie de tous les jours, comment ne pas céder aux sirènes hurlantes de la consommation chantée encore et encore par la publicité, comment apprendre à nos enfants qu'être capable de différer une satisfaction est une qualité bien plus importante que de briller en affichant la dernière paire de baskets à la mode ? Comment faire converger nos valeurs et nos actes, comme défendre l'écoute de son prochain et ignorer son voisin, surtout s'il est un peu différent ?

Cette simplicité habite pourtant intimement, à mon sens, la philosophie, que l'on peut sans hésiter qualifier de discipline « spirituelle ». La tradition philosophique antique tout entière est d'ailleurs exercice spirituel, c'est-à-dire une pratique destinée à transformer, en soi-même et/ou chez les autres, la manière de vivre, de considérer le monde et les événements qui s'y produisent. C'est à la fois un discours, qu'il soit intérieur ou extérieur, et une mise en œuvre pratique.

C'est ainsi par exemple que Pierre Hadot (1922-2010) a représenté la philosophie antique, comme une discipline destinée à aider l'homme à mieux vivre. Les trois grandes Écoles de l'Antiquité que sont l'épicurisme, le stoïcisme et le cynisme ont développé techniques et

méthodes pour parvenir à ce mieux-vivre. Toutes ont mis en exergue l'homme et sa sérénité, l'homme au sein d'une harmonie lui permettant de vivre avec la conscience que la vie est courte et que le temps que nous avons à vivre est incertain.

C'est peut-être cette conscience douloureuse que je perçois, assise au premier rang, invisible, sur les chaises que personne ne s'approprie.

C'est peut-être le besoin d'un retour à ce constat essentiel, épuré, dans toute sa simplicité justement, qui m'incite à mettre mes pas, encore et encore, maladroitement, dans ceux de mes prédécesseurs. Car « simple » ne veut pas dire « facile », ou « rapide », ou même « exceptionnel » à tout instant : rien de plus simple, apparemment, que de respirer. Alors allez-y, asseyez-vous quelques instants sur les chaises restées vides et tentez, le plus simplement du monde, de faire attention, simplement, seulement, à ce qui se passe lorsque vous respirez : le héros n'est pas toujours celui que l'on croit.

C'est peut-être le besoin d'un rappel indirect de notre simple finitude qui m'a conduite, avec régularité aussi, à la lecture d'une multitude de romans policiers, de facture plus ou moins sophistiquée. Une autre façon, en somme, de ne pas oublier que le temps dont nous disposons ne nous appartient pas.

Et c'est peut-être la convergence de ces deux trajectoires qui m'invite, aujourd'hui, à partager avec

d'éventuels lecteurs cette série d'enquêtes policières aux allures un peu singulières, où l'étrangeté le dispute au loufoque, où le rire n'est jamais loin du tragique, comme une façon de rompre avec le confort des habitudes. Réveiller la surprise, susciter ce petit trouble éphémère qui donne naissance au déséquilibre : ouvrir une voie pour l'esprit, la nôtre, en se servant de l'imaginaire pour mieux accéder à certaines dimensions de notre réalité humaine inaccessibles par ailleurs.

Une histoire, c'est l'occasion de se détendre, de s'amuser, de s'instruire un peu, de réfléchir aussi, parfois. C'est ce que l'on pourra trouver à la suite de chaque « intrigue », dans la rubrique « *Cogito, cogitons...* », dans laquelle je vous propose quelques pistes d'investigation supplémentaires à partir de questions philosophiques présentes en filigrane dans les histoires imaginées.

Chapitre 1

En hommage à Henri¹

Somptueux il avait été et somptueux il restait, pour l'éternité. Et pourtant: Alcibiade n'était plus depuis longtemps l'éblouissant jeune homme que courtisait jadis Socrate. Son intelligence, sa délicate beauté ainsi que sa personnalité haute en couleur, tout avait concouru à faire de lui une éminente figure d'Athènes. Et la bravoure non plus ne lui faisait guère défaut, amplifiant encore sa noblesse de propriétaire foncier. Homme d'État, orateur émérite, un tel homme ne pouvait en effet laisser Socrate indifférent. Ce dernier, d'ailleurs, lui avait sauvé la vie. Alcibiade lui en était grandement reconnaissant, tout autant qu'il admirait la vivacité d'esprit de ce philosophe nomade, arpentant sans cesse les rues de la cité en quête de vérité. Disciple, amis, amants? Qu'importe au fond! Même l'éternité ne saurait trancher.

Sur l'élégance d'Alcibiade, les années semblaient se poser comme des plumes légères, creusant çà et là

quelques rides discrètes, racées, aussi aristocratiques que leur propriétaire. Sa jeunesse insolente et dorée, il l'avait émaillée à l'envi d'excès, de provocations et de farces, qui avaient contribué à sa légendaire réputation ; ne restaient désormais que les souvenirs, et le regard de ceux qui savent ce que vivre signifie.

À cet instant sa main, négligemment posée sur la banquette en marbre encore humide, donnait l'impression qu'il venait de congédier quelque fâcheux. Son corps avait à peine glissé contre le dossier, et l'on pouvait aisément imaginer qu'il prenait quelque repos bien mérité après une rude journée : à parlementer sans relâche avec les stratèges athéniens, on finit en effet par s'épuiser. Et le détour par le gymnase et les bains devient alors un passage obligé. Seule l'agitation tangible qui régnait autour de lui venait troubler cette apparente sérénité ; une effervescence fébrile dont il se souciait pour l'heure comme d'une guigne : car la compagne qu'il n'avait su séduire, à cet instant, c'était la mort.

Déjà, on me montrait du doigt, tout semblait m'accuser : la paralysie, les vertiges, les céphalées dont Alcibiade s'était plaint précédemment auprès de ses deux derniers compagnons d'armes, Endios et Nicias. Alcibiade, Endios, Nicias : ils en avaient partagé, des campagnes militaires, des fêtes aussi, des conquêtes sans doute, des victoires et des contrariétés. Malgré leur caractère endurci, à cet instant, les deux soldats

peinaient à retenir leurs larmes, se rendant compte que leur ami les avait définitivement quittés. Le chagrin, toutefois, ne les rendait pas aveugles : ce flacon renversé, juste à portée de la main d'Alcibiade ; et cette odeur tenace, reconnaissable entre toutes, désagréable, acide, qui vous prenait les narines. Cela ne faisait aucun doute : Alcibiade était mort empoisonné, comme les indices l'indiquaient, et la coupable semblait s'afficher haut et fort.

Une fois encore, et comme nombre de mes sœurs avant moi, je devrai me résoudre à ne pas être entendue, à être foulée aux pieds sans considération aucune, comme toutes celles et ceux qui ont le malheur de se trouver sur le chemin de l'arrogance des hommes, ces bipèdes sans plumes. « Bipèdes sans plumes » : c'est tout ce qu'ils sont, n'est-ce pas, et je félicite Diogène d'avoir su en extraire toute l'ironie, n'en déplaise à Platon !

Que me resterait-il, à moi ? Il me faudrait apprivoiser la résignation, la côtoyer sans faillir et me draper dans un manteau de silence. Silence, dignité que l'on accorde aux êtres faibles et démunis, comme je le suis.

Pourtant, la coupable, était-ce moi ? À bien y regarder, je n'étais finalement qu'un jouet dont on disposait, telle une ombelle ballottée au gré des vents : dangereuse et mortelle même, dès lors qu'on la plaçait entre des mains malintentionnées. Et l'on avait tôt fait de me traiter de sorcière, ou de magicienne malfaisante, alors qu'il aurait

fallu accuser plutôt les véritables instigateurs de mes méfaits. Rosidae, c'était le nom que l'on m'avait donné sans mon accord, mais moi, je préférais mon diminutif, Rosi ; il me rendait la douceur et la légèreté que tous s'ingéniaient à effacer de mon existence. Les reproches pleuvaient autour de moi : on critiquait ma franche couleur, ou ma taille imposante ; on déplorait mon caractère envahissant ou mon amour immodéré pour les environnements tempérés, on blâmait la violence des réactions que je pouvais déclencher lors de mes interventions. Mais qu'y pouvais-je, au final ? Telle j'avais été conçue, telle je me développerai, inexorablement. Mon avenir tout entier est contenu dans mon présent, je suis un être de pure nature, je ne peux briser mon destin et je suis vouée à me développer irrésistiblement, entraînée vers l'extérieur, comme éblouie par la lumière². Voilà ce que j'en dis, moi... Enfin, ce n'est pas moi qui le dis, mais un homme, une fois encore, une fois de plus, une fois de trop ! Au diable ces hommes, qui ne comprennent rien à rien, et qui s'empressent de juger, de classer, de décider, d'attribuer qualités et défauts aux uns et aux autres, droits pour les forts et les vindicatifs, devoirs pour les faibles et les muets, les sans-existence, les inconscients. S'ils savaient, seulement...

Mais le veulent-ils ? Veulent-ils savoir, vraiment ? Sont-ils prêts à entendre MA version, MA lecture ? Pourquoi en effet mettre la vie d'un homme au centre

de cette histoire ? Pourquoi faudrait-il s'échiner à chercher qui a mis fin brutalement aux jours d'Alcibiade l'insolent, qui a privé le monde de son élégante présence, qui a décidé de modifier le cours de l'univers ? Je vous le demande, en effet : a-t-on fait preuve de la même détermination lorsque mes voisins les plus proches, mes amis, ma famille, la chair de ma chair, ont été décimés dans l'indifférence générale ? Moi aussi, j'ai connu la misère et le déchirement, lorsque les pas des soldats ont piétiné mon sol ; lorsque le silence assourdissant de nos gémissements était recouvert par les beuglements avinés des militaires de retour de campagne. Qui, je vous le demande, a fait preuve de la moindre once de compassion ? Ah oui, voilà, vous baissez le regard à présent ! Votre justice... Je la connais, votre justice ! Une justice d'hommes, pour les hommes, les rois du monde...

Mais aujourd'hui c'est fini ! Extirpons le mal à la racine, remettons les choses à leur place, laissons enfin ma voix résonner, fermement : je veux partager la douleur d'être brutalement arrachée à ma terre natale ; je veux conter cette lente agonie qui peu à peu m'enlève sève et saveur ; je veux mettre enfin quelques mots sur l'indicible : mutilée, dépecée, déchiquetée encore et encore. À cet instant je ne rêve que d'une chose : basculer dans le néant et l'oubli, pour rejoindre enfin tous ceux qui ont souffert avant moi. Et pourtant je ne me tairai pas ; au nom de tous les miens, je rassemble toutes

les forces qui me composent, et je crie, violemment, dans un long hurlement aux relents acides : « Oui, je suis une simple plante, et alors ? Moi aussi, j'ai souffert le martyr lorsqu'une main humaine m'a saisie brutalement, sans égard aucun pour les bleus profonds de ma tige, ou ces rouges qui font toute ma fierté ! J'ai connu la soif, et la solitude, et la connaissance de ma fin prochaine. Et puis les coups de couteau ont lacéré mes tiges et mes racines délicates, mes fleurs et mes fruits se sont disséminés, fragiles, si fragiles, orphelins. Où étiez-vous lorsque je criais mon désespoir dans l'officine de l'apothicaire, lorsque je me rendais compte que plus jamais je ne pourrais prendre soin de ma progéniture ? Où étiez-vous lorsque je luttais pied à pied contre la noyade dans un breuvage infâme ? Ah oui, j'oubliais, vous êtes des humains ! Dotés de conscience, d'intelligence, de sensibilité, toutes ces qualités dont je suis, semble-t-il, dépourvu, moi, pauvre et indigent plant de ciguë ! Oui, je suis diablement célèbre, évidemment : les Athéniens se sont servis de moi comme poison officiel pour les condamnations à mort ! Oui, Socrate a péri par ma faute, en quelque sorte ! Mais suis-je directement responsable de cet usage ? Moi, je ne demandais qu'à poursuivre ma destinée, en compagnie de mes semblables, et je me serais grandement réjoui de suivre les ondulations du vent et le rythme des saisons. N'est-ce pas, somme toute, un souhait raisonnable ?